

**EDURNE
PORTELA**
Maddi



**« Un roman de frontières
exceptionnel. »**

Mathias Énard, *France Culture*



Elle ne sait pas ce que l'avenir lui réserve, Maddi, quand un beau jour de 1929 elle débarque au pied de La Rhune. Cette fille de paysans basques veut simplement échapper à une vie de résignation. Rebelle et anticonformiste, elle est bien décidée à mener sa barque à l'hôtel-restaurant du col de Saint-Ignace. Quitte à payer ses choix de vie à contrecourant par une mauvaise réputation. Peu lui importe, puisqu'elle mène l'existence qu'elle a choisie ! Mais bientôt l'Espagne voisine, puis l'Europe tout entière vont s'embraser et son hôtel sera réquisitionné par des officiers allemands. Dans ce roman bouleversant, Edurne Portela rend hommage à une figure oubliée de la Résistance, une femme libre et radicale.

EDURNE PORTELA, née en 1974 au Pays basque, est devenue une figure incontournable de la scène littéraire espagnole. Historienne de formation et professeure de littérature hispanique, elle écrit régulièrement pour les grands quotidiens espagnols. Elle a publié trois autres romans, dont *Les yeux fermés*, qui a reçu le prix Euskadi.

« Un roman aux accents antifascistes et féministes sur une figure euskarienne de la Résistance. » *L'Humanité*

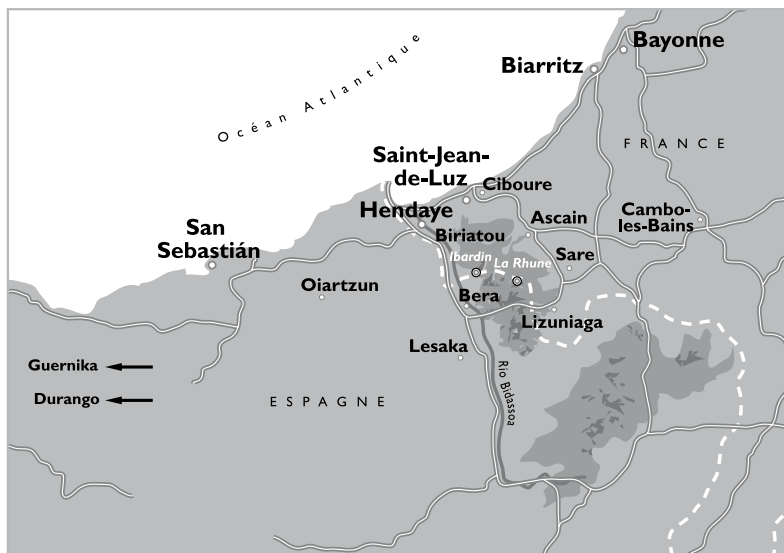
« Un final fiévreux d'une poésie bouleversante. » *La Vie*

Eduarne Portela

Maddi

*Traduit de l'espagnol
par Marianne Millon*

LIANA LEVI  *piccolo*



L'histoire de Maddi se déroule entre 1929 et le début des années 1940 dans la partie du Pays basque figuré sur la carte ci-dessus.

*À Izarraitz Villaluce et Joxemari Mitxelena
qui ont rencontré Maddi
et, avec elle, bouleversé ma vie.*

Sachsenhausen, 13 novembre 1944

Tu essaies de me comprendre, de compléter ma biographie, d'imaginer ma fin. De combler les vides, d'élucider les inconnues de ma vie qui s'achèvera enfin aujourd'hui. On t'a offert les mots consignés dans les archives de mon passage par cette vie et cette mort : acte de naissance, mariages, divorce, déportation, Dachau, Ravensbrück, Sachsenhausen, décorations, prix, recherches archivées par ce fils qui n'est pas le mien. Des mots qui me résument mais qui ne te racontent pas à quel point j'ai aimé et souffert, désiré et haï, le bien et le mal que j'ai faits, à quel point on m'a aimée et admirée, redoutée et méprisée. Tu n'entendras pas ma voix et tu comprendras à peine mon visage parce que tu ne m'as pas vue sourire ni pleurer. Tu ne disposes que d'une photo sur laquelle figurent ma chère Marie-Jeanne et ce chien auquel tu inventeras un nom. Comment vas-tu raconter mon histoire ? Que vas-tu y apporter pour lui donner un sens ? Vas-tu comprendre mes raisons ? Faire de moi une héroïne ? Une victime ? Le souvenir que je laisserai dépendra de ceux qui te liront. Tu seras responsable de ce qu'il restera de moi chez ceux qui ouvriront ces pages. N'invente pas trop. N' imagine pas trop.

Trop, ce ne sera jamais assez.

Tout ce que je possède tient dans cette petite valise si légère. Sinon, je ne pourrais pas aller aussi vite, les cordelettes qui la retiennent au porte-bagages ne seraient pas assez solides, le porte-bagages lui-même ne supporterait pas son volume, mes jambes ne pourraient pédaler à cette allure. Légère. Enfin libre. Avec l'avenir devant moi. Quoi qu'ils disent. Que je n'ai plus l'âge, que je gâche ma vie, que j'ai de ces idées. Ils peuvent bien parler ! J'ai toujours su que mon destin était ailleurs, je n'ai pas voulu rester dans la ferme misérable de mes parents à tirer le diable par la queue et oui, j'étais trop jeune quand je suis partie et je n'ai pas pris les meilleures décisions pendant des années, mais celle-ci, c'est la bonne. De quel droit quiconque attacherait-il ma vie à celle d'un homme, à ses désirs et à ses caprices ? De quel droit un homme prendrait-il mon corps à sa guise, déciderait-il de ma vie, me dirait-il ce que je peux faire ou non ? Qui l'a décrété ? Encore, si je vivais de l'autre côté de la *muga**, où les curés ont beaucoup plus de pouvoir qu'ici, à l'école, à la maison, partout, et où même si elles désirent le contraire, les femmes sont rivées à la cuisine, à leur mari et à leurs enfants. Mon père et ma mère ont été élevés là-bas, après tout, mais pas moi. À l'école, on m'a parlé de liberté, d'égalité et

de fraternité, j'étais une enfant appliquée au point que la maîtresse insista pour que mon père me laisse aller en classe, j'étais douée pour les études, mais il répétait obstinément que j'étais en âge de travailler, et s'il ne m'avait pas retirée de l'école, va savoir où je serais maintenant, je n'aurais pas quitté la maison, épousé Nico ni... j'étais si appliquée que j'ai vraiment cru que nous étions tous égaux. Et libres ! Mais si j'ai cette possibilité, me servir de la loi pour être libre, aurais-je la sottise de me la refuser ? Pourquoi accepterais-je un avenir dans lequel je ne vois que tristesse et misère ? Je ne veux pas passer ma vie dans un bar, sans autre perspective que de servir de part et d'autre du comptoir. Et en plus, rendre des comptes à l'autre, alors que l'argent qu'il tire de la menuiserie et de la pêche, il le garde pour lui. Et supporter tout le reste, les humiliations et... pas ça, je ne vais pas penser à ça. Si je ne m'étais pas rebellée, je ne pédalerais pas en ce moment sur cette route, à toute allure, heureuse, vers mon nouveau destin. Gâcher ma vie, disent-ils, ces idiots. Ils ne savent pas ce qu'est la vie. Ni celles qui, n'osant rien faire, passent leur vie à critiquer les femmes qui, elles, osent. Nico n'a guère été perturbé. Ça l'ennuie de ne plus avoir de bonne ni personne pour lui tenir chaud au lit, mais il ne tardera pas à en trouver une autre. Le monde est plein de sottes disposées à servir et à jouer les poules pondeuses.

J'arrive chez le coiffeur pour hommes. En avance. Savoir si Louis est prêt ou si je vais devoir l'attendre, comme toujours. J'appuie ma bicyclette contre le mur de la boutique. Il est là, qui coupe les trois cheveux du maire. Je préfère rester dehors. J'ôte mon gilet, pour laisser sécher la transpiration. Il sort, les ciseaux à la

main et le torchon sur l'épaule, le visage fendu d'un large sourire.

– Maddi, ma belle ! Tu arrives bien tôt, tu pédales vraiment très vite, un jour tu vas t'étaler. Tu n'as pris que cette valise ? Où sont passées tes robes de soirée et tes fourrures ?

– Très drôle. Je suis en nage, recule, ne t'approche pas. Tu en as encore pour longtemps, avec lui ?

– J'ai presque fini, et *lui*, il vient à l'hôtel avec nous, il dit qu'il a envie de voir les dernières retouches. Hier, on a posé les lampes.

– Alors on peut ouvrir !

– Il ne manquait plus que toi. Et ta petite valise.

Je me tourne pour la prendre.

– Laisse, personne ne va te la voler. Viens te reposer, ne sois pas impatiente, on y va tout de suite.

J'entre. Je me regarde dans le miroir et vois mon visage encore rougi par l'effort, mes cheveux qui frisent avec des mèches collées sur les tempes, ma chemise en coton avec des traces de transpiration. J'ai une drôle d'allure. Je saisis un flacon d'eau de Cologne et m'en verse discrètement quelques gouttes dans le décolleté. Je me lisse un peu les cheveux. Louis m'a vue, il me sourit dans le miroir. Le maire a les yeux clos. Il m'a à peine saluée d'un signe de tête à mon arrivée. Je sais qu'il ne m'apprécie pas et que, si je vais bientôt diriger l'hôtel, c'est grâce à l'insistance de Louis. Ce type pense qu'une femme comme moi n'est pas digne de confiance. Je suis convaincue qu'il prend mon vélo pour un manche à balai. Ce qu'ignore cet être insignifiant, c'est qu'il ne me plaît pas du tout non plus et que j'ai entendu ce qu'on disait de lui. Si la moitié de ce qui

circulait sur son compte quand je travaillais au bar est exacte, il n'a pas intérêt à critiquer qui que ce soit. Mais qui suis-je pour juger sur la base de rumeurs et de médisances, moi à qui les commérages ont causé tant de tort ? Et ce que j'ai entendu sur son compte, on le racontait du maire précédent, à cause de la construction du petit train et des terres confisquées aux hameaux voisins. À quoi va servir ce train, disaient-ils, les travaux défigurent la montagne, il ne pourra grimper nulle part, mais finalement, regarde, il arrive tout en haut, rempli de gens qui veulent s'arrêter pour admirer le paysage, ce qui en dérange certains, ils parlent des terres qu'a perdues untel ou untel, racontent qu'un coiffeur ignorant gère l'hôtel parce qu'il fait des affaires louches avec le maire. J'écoutais toutes ces conversations en silence et je les gardais pour moi. Jusqu'au jour où je suis partie. Il fallait voir leur tête. En ôtant mon tablier à la fin de la journée, parce que, ça non, personne ne pourra me reprocher d'avoir laissé le travail à moitié fait, j'ai annoncé à tout le monde que je partais, que ce coiffeur dont ils parlaient tant m'avait engagée pour diriger l'hôtel parce que, effectivement, il ne savait pas comment s'y prendre, mais moi si. Je les ai invités à l'inauguration et leur ai annoncé qu'il y aurait un bal et du vin pour tous. Parce que ce sera le cas. Et me voici, m'apprêtant à monter à l'hôtel avec ma petite valise. Pour y rester. Mon hôtel. Et Louis qui n'en finit pas de coiffer les trois cheveux de cet idiot. Il lui fait de ces courbettes ! Je me fiche de leurs accords. Je ne suis plus dans le besoin, obligée de travailler dans les auberges, les bars, de servir chez les gens, de me tuer à la tâche et de supporter les regards méprisants, les questions

indiscrètes. Maintenant, une nouvelle vie commence. Plus personne ne me donne d'ordres. Louis non plus.

Louis travaille en silence et le maire se laisse faire. J'observe ses mains douces, ses gestes délicats. Je regarde les miennes. Grandes. Calleuses. Rudes. J'ai les doigts comme des saucisses, les siens sont comme des insectes qui s'agitent. Il retouche la petite moustache du maire, qui se regarde dans le miroir comme s'il était beau, lui retire le peignoir et passe doucement une brosse sur les épaules et le devant de son costume bleu marine. Louis n'est pas beau, mais élégant. Je ne l'ai jamais vu avec un blouson ou des espadrilles. Avec la même délicatesse, il ôte sa blouse, la secoue, et, d'un geste courtois, nous fait signe de sortir. Il tourne la pancarte du côté « fermé », je dénoue les cordelettes de mon porte-bagages, prends ma valise et nous nous dirigeons ensemble vers la voiture du maire. Louis place mon vélo à l'arrière. La roue dépasse. Le maire grommelle et se débat avec elle. Je monte dans le véhicule sans chercher à l'aider. Nous grimpons par la nouvelle route qui mène au col. Quelle plaie, cet homme, j'aurais dû partir à vélo. Et il se met à parler de tous les emplois qu'il crée, de la richesse qu'il apporte à la région. Louis acquiesce comme s'il l'entendait chanter ses propres louanges pour la première fois, il se retourne de temps en temps et me sourit. Il a peur que je ne lance une pique, mais il peut être tranquille. Je sais tenir ma langue.

Dès que le véhicule freine devant l'hôtel, je descends, et en une, deux, trois, quatre enjambées, me voilà au pied de l'escalier et zou, en deux bonds, je me plante devant l'entrée. J'ouvre la porte en grand et je reçois une bouffée de peinture fraîche. Il n'y a guère de

changements depuis ma dernière visite, à part le fait que toutes les tables de la salle à manger sont disposées, les lampes installées, j'allume, j'éteins, j'allume, j'éteins avec le petit interrupteur, je ne peux pas croire que nous ayons l'électricité, et merveille, le miroir est déjà fixé derrière le comptoir du bar. Je m'arrête quelques instants et me reconnais à peine dans cette femme souriante, presque jeune. Je gravis l'escalier, ouvre et ferme la porte de chacune des six chambres – tout est en ordre – trois de chaque côté du couloir. Et les deux salles de bains, d'une blancheur immaculée, les petits carreaux recouvrant le sol et les murs, et la porcelaine du lavabo, du bidet et de la baignoire, le tout resplendissant et élégant. En revanche, il reste une bonne couche de poussière à ôter. J'entre de nouveau dans une chambre. Je me penche à la fenêtre. Je vois la gare, peinte en rouge et blanc, avec la date de construction : 1924. Cinq ans et une kyrielle d'obstacles plus tard, nous sommes là, prêts à recevoir tous les touristes qui viendront cet été. Parce qu'ils viendront. Sinon, nous irons les chercher. Et je prierai saint Ignace, sa chapelle se trouve juste en face.

– Tu finiras par devenir une de ses dévotes.

Comment cet homme peut-il lire dans mes pensées ?

– Tu m'as fait peur, Louis.

– J'ai déposé ta valise dans ta chambre. Tu ne comptes rien apporter d'autre, vraiment ?

– Je n'ai qu'une tenue pour tous les jours et une autre pour assister à la messe. Et du linge de rechange, je ne te dis pas combien, ça ne te regarde pas.

– Eh bien tu vas devoir te commander un ensemble et un bon manteau pour l'hiver. Et des chaussures, pas question de porter des espadrilles, tu vas recevoir une clientèle respectable.

– Tu sais bien que je préfère l’arrière-boutique. Toi, tu es plus à l’aise avec les gens. Et je ne travaillerai pas en chaussures.

– Les gens te verront autant ou plus que moi : au bar, aux repas, quand tu recevras les clients... pendant la journée je serai à la boutique, même si je monte dès la fermeture.

– Tu as cinquante ans, Louis. Ne crois pas que tu vas pouvoir tout mener de front pendant longtemps.

– Merci de me rappeler mon âge. Tu viens ?

Nous descendons à la salle à manger, passons derrière le comptoir pour aller à la cuisine, remplie de caisses en bois contenant la vaisselle que nous avons commandée à Saint-Jean-de-Luz. J’ai envie de la déballer, mais je vais d’abord dans ma chambre. Le bâtiment est très bien conçu, avec cette partie au-dessus de la cuisine réservée au service. C’est-à-dire à moi. Du moins pour l’instant, jusqu’à ce que l’affaire démarre et qu’on voie si j’ai besoin d’aide. Louis dit que ce sera le cas parce qu’il attend beaucoup de monde, pour moi ce n’est pas aussi sûr. Toujours optimiste, Louis. Pour l’instant, nous avons préparé une seule chambre, la mienne, qui donne sur le terrain destiné au poulailler. Et la salle de bains, aussi jolie que celle des clients. Là, il a été généreux et j’apprécie. Tous les efforts que j’ai consentis pour que ce soit parfait jusque dans les moindres détails, cela n’a pas de prix, et Louis le sait. Je prends ma valise. Je l’ouvre sur le lit et suspends dans l’armoire mon costume du dimanche et mes deux chemisiers. Il a raison, je vais devoir renouveler ma garde-robe et remplir un peu cette armoire. Je suis si peu habituée à ce qu’on me témoigne de la générosité. Sans rien attendre d’extraordinaire en échange. Louis veut que je fasse

bien mon travail. Rien de plus. Comme cette commode est jolie, ses tiroirs avec des poignées en porcelaine. J'y rangerai mes sous-vêtements. Mon argent, mes papiers et le document. Je le déplie, je crois que je ne me lasserai jamais de le lire. Quelle différence, ce qu'on écrit sur une feuille de papier et ce qui arrive dans la vie.

Silence et paix là-haut. Je vais devoir prendre un chien pour les nuits solitaires. Le hameau le plus proche est en bas, à cinq cents mètres. S'il m'arrivait quelque chose, je doute qu'on viendrait m'aider.

*

Contrairement à beaucoup de gens, je prie davantage quand je suis satisfaite ; quand je suis contente, j'ai plus envie de communiquer avec Dieu. Il est également vrai que dans les moments difficiles, je m'adresse à lui et le prie avec ferveur, mais des jours comme aujourd'hui, je prie avec joie car, même si l'Église me rejette, je sais que Dieu est avec moi et qu'il approuve ce que je fais. Sinon, je ne me sentirais pas en paix, j'aurais mauvaise conscience. Je suis fatiguée parce que je n'ai pas arrêté depuis six heures ce matin, mais j'ai apprécié chaque heure de travail. Nous ouvrons la semaine prochaine, du moins le bar et le restaurant, puis nous attendrons les clients de l'hôtel. Je veux que tout soit prêt, il n'y a plus autant à faire. Le poulailler est terminé et demain, Fidel nous apportera les poules. Et le jeune chien de berger. Fidel est une bonne personne, incapable d'enfermer un chiot dans un sac et de le jeter à la rivière, même s'il n'a pas de quoi le nourrir et ne sait qu'en faire. La providence. J'avais besoin d'un chien,

eh bien j'en ai un. Fidel l'appelle Pintxo. Certainement beau et malin comme un singe. Il me tiendra compagnie et me rassurera pendant les nuits silencieuses.

J'aime bien Fidel et je suis contente de savoir qu'il est lui aussi d'Oiartzun. C'est bête, après tout j'en suis partie avant même de savoir parler, mais j'éprouve un certain attachement pour cet endroit. Je me demande pourquoi il est venu de ce côté quand c'était encore la grande guerre. C'est le contraire qui était normal, que les déserteurs passent la frontière et restent travailler dans les fermes, là-bas. Oiartzun en est plein, ils se sont mariés, ont fondé une famille, se sont installés. Il me racontera son histoire un jour. On voit qu'il me fait confiance, sinon il ne m'aurait pas dit qu'au hameau on lui donne des choses puis qu'il les distribue ici. Si c'est de l'huile, du vin ou des cigarettes, cela nous ira très bien. Il faudra en parler.

Ce que j'ai préféré aujourd'hui, c'était ranger la vaisselle et préparer les couverts: déballer les assiettes, les tasses, les verres, les petits ballons de cognac et les belles flûtes à champagne que nous réserverons aux hôtes particuliers, bien nettoyer le tout, l'essuyer de façon à ne pas laisser de traces et le ranger dans les placards. Tout est étincelant ! Et les cruches et les vases de nuit pour la commode de chaque chambre, quelle jolie porcelaine, nous avons vraiment un goût exquis, Louis et moi.

Je tombe de sommeil, ce n'était pas une prière, Seigneur, mais j'espère qu'elle t'agréera, et ne doute pas que je sois honnête et travailleuse et que je me consacre tout entière à cette nouvelle vie.

Derrière le comptoir, je n'arrête pas, heureusement qu'en raison du bal nous avons ôté les tables et que je n'ai pas à sortir pour aller servir. J'aurais dû écouter Louis et engager une serveuse, ne serait-ce que pour aujourd'hui. Il joue son rôle, accueillir les hôtes, faire visiter l'hôtel, montrer les chambres, les salles de bains, détailler les menus, surtout aux cadres de la compagnie ferroviaire, destinés à devenir des clients réguliers, du moins du restaurant. Mieux vaut qu'il ne s'approche pas, il ne ferait que me gêner. Voyons si tous ces gens continueront à boire quand ils devront payer leur verre. Ils ont déjà vidé les bouteilles que nous réservions pour la fête. Bonne idée, le bal, cela amène aussi des jeunes, et des femmes, et le bar ne se remplit pas que d'ivrognes ou de joueurs de cartes, qui passent des heures devant un café arrosé et remplissent la salle de fumée. Et cet homme est charmant, il a une de ces façons de jouer de l'accordéon, en chantant et marquant le rythme, mes pieds en sont comme ensorcelés. Louis revient. Je lui montre une bouteille vide, avec les mains il me fait un geste que j'interprète comme « il n'y en a plus, c'est fini », et il se dirige vers le comptoir.

- Repose-toi un peu, ma belle.
- Et je te laisse à la barre ?
- Il vaut mieux que ce soit moi qui commence à encaisser.

Nous parlons en criant, par-dessus l'accordéon, les rires et les voix. J'acquiesce et lui dis que je sors un moment. J'ai besoin d'un peu d'air frais et de silence. J'ouvre la porte et me trouve face à quatre personnes

qui ressemblent à des statues alignées de la plus jeune à la plus âgée : une fillette d'environ six ans, un autre enfant de huit, une de douze ou treize et un homme émacié, l'air mauvais. Je reste sur le seuil et leur fais un signe de bienvenue :

– Vous ne voulez pas entrer ? Vous n'êtes pas obligés de consommer, vous pouvez venir écouter la musique. Les enfants ont peut-être envie de danser.

– Apprenez, madame, ou qui que vous soyez, que personne ne m'invite dans ma propre maison.

Je ne sais que répondre devant ce ton si rude.

– Excusez-moi, je...

– Sous cette aberration se trouve la terre que l'on m'a volée, la terre de ma famille.

De la surprise initiale je passe rapidement à la colère. Ce doit être le type de la ferme d'en bas.

– Écoutez, je n'ai rien à voir avec ça. Je gagne ma vie, comme n'importe qui.

– N'importe qui, c'est le cas de le dire.

Sous la colère, mes mains tremblent. Je m'approche si près que mon nez frôle son front, je fais presque une tête de plus que lui. Ma voix s'entend à peine.

– Si vous répétez ça, je vous gifle devant vos enfants.

Il m'observe fixement. Je lis la surprise et l'hésitation dans ses yeux qui se plissent. Sa fille aînée s'approche et le prend par le bras.

– Allons-nous-en, papa.

Sans cesser de me regarder, le père recule et, après quelques pas, il se retourne et s'éloigne avec l'aînée qui ne lâche pas son bras. Les deux petits les suivent de près, le plus jeune s'arrête, se retourne et, avec le même regard que son père, il énonce distinctement : sa-le-pu-te-sa-le-pu-te. Sa sœur l'appelle et il part en courant.

Je rentre. J'ai les jambes tremblantes et l'estomac noué. Louis me sourit derrière le comptoir, maintenant presque désert. Le musicien a cessé de jouer et prend un verre de vin avec le maire. Quelques femmes parlent en petits groupes, quelques hommes également, d'autres ont récupéré des tables mises à l'écart pour le bal et ont sorti des cartes. Je me sens épuisée, découragée, mais je ne dirai rien à Louis. Je ne laisserai personne me gâcher cette journée.

*

– La petite, Aurora, est née ici, après la guerre, en 1921.

– Ah, eh bien ma filleule, Marie-Jeanne, a le même âge.

– C'est la cadette, mais elle est maligne.

– Comme ma filleule. Elle a l'air toute gentille, mais c'est un sacré numéro.

– Elles ont une autre forme de joie, ma petite, on voit qu'elles sont nées en temps de paix. Les autres filles sont sympathiques, mais avec un caractère beaucoup plus sérieux, plus sec.

– Tu me diras, les pauvres, si dès qu'elles viennent au monde elles sont confrontées à la faim, à la tristesse, à la mort... c'est normal.

Fidel acquiesce, caresse Pintxo.

– Qu'est-ce que tu penses du petit chien ? Il a beaucoup grandi.

– Il est rigolo et câlin comme pas deux.

– Mais il te garde, ou il te garde pas ?

– Eh bien, il apprend.

– Tu devrais voir sa mère avec les brebis. Une merveille. Je ne connais pas de chienne plus intelligente.

– Il a hérité de son instinct. L'autre jour, on a fait une promenade jusqu'au sommet de la montagne, il y avait des brebis et il s'est mis à tourner autour comme un fou et à les rassembler. Il les a toutes ramenées !

– Ces chiens, c'est quelque chose. Quand je te l'ai amené, il était tout juste sevré ! Il ne l'a jamais vu faire.

– C'est un chien de berger, de toute façon. Un chien de garde, je te dirai ça plus tard. Et je l'aime beaucoup. Merci pour le cadeau de bienvenue, Fidel. Tu fais partie des rares à nous avoir bien accueillis.

– Eh bien, tu sais comment on est, dans les villages. Au début, on se méfie. Antoine et Ramona sont de bonnes personnes. Apporte-leur une de tes délicieuses tartes aux pommes, un de ces jours, et tu seras dans leurs petits papiers.

– D'accord.

Aujourd'hui, Fidel n'est pas pressé. Moi non plus. Le lundi, le temps s'écoule lentement et on est bien ici, à l'ombre, avec la brise tiède du milieu de l'après-midi.

– Qu'est-ce que tu penses du café ?

– Excellent et à un prix très correct. L'huile aussi.

– Tu me diras ce qu'il te faut. Les clients vont commencer à vouloir t'en acheter.

– Tu crois ?

– J'en suis sûr.

– Eh bien je te dirai ça.

– Donne-moi quelques jours pour m'organiser, par contre.

– Tu ne seras pas seul, bien sûr ?

– Bien sûr.

– Dis, Fidel, je peux te poser une question ?

- Vas-y, je verrai si je te réponds.
- Comment es-tu passé à Sare en pleine guerre ?
- Tu es curieuse, hein ?
- J'aime savoir avec qui je travaille. Mais si tu ne veux pas me le raconter pour l'instant, tu attendras d'avoir plus confiance en moi.

Fidel part d'un rire franc et sonore qui lui fait plisser les yeux, de très jolies rides se forment. Un bel homme, même s'il n'est plus tout jeune.

- J'ai dû partir de là-bas en courant, tu peux l'imaginer.

- Oui. Personne ne venait ici par plaisir, à l'époque.

- Dans mon métier, ça peut arriver à n'importe quel moment.

- J' imagine.

- Mon groupe faisait passer des mules destinées à l'armée française et pendant longtemps, les carabiniers ont fermé les yeux, on avait un accord, tu sais, ils nous laissaient passer sans difficulté. Mais vers le milieu de la guerre les choses ont changé, ne me demande pas pourquoi, et les carabiniers ont reçu l'ordre inverse. Une nuit, on s'est fait pincer. Ça a déclenché un chaos terrible, mais j'ai pu m'échapper.

- Et tu es venu ici les mains dans les poches ?

- Ma femme avait des instructions. Si je me faisais prendre, elle savait où je gardais l'argent. Elle l'a pris et elle est venue ici, enceinte et avec ma fille aînée âgée d'un an à peine. Tout le reste est là-bas.

- Vous aviez une ferme ?

- Non, on habitait chez un de mes frères, content de nous voir partir parce qu'on était trop nombreux chez lui. Ici, on a trouvé une ferme tout de suite, celle d'une vieille femme qui ne pouvait plus s'en occuper

et dont les trois fils étaient morts à la guerre. Elle est restée avec nous jusqu'à sa mort, la pauvre.

– Et tu n'as pas voulu retourner là-bas.

– Ici, on est bien, et puis, ici ou ailleurs, quelle importance.

*

Je n'arrive pas à y croire. Qu'est-ce qu'ils s'imaginent, ces deux morveux ?

– Que faites-vous là ? C'est votre père, qui vous envoie ?

Ils me regardent fixement. Ils se tiennent par la main devant la porte du bar.

– Vous avez perdu votre langue ? Que voulez-vous ? Si vous n'avez rien à dire, allez-vous-en.

Le garçon murmure quelque chose à l'oreille de sa sœur. Elle rit et me tire la langue. Je sors rapidement de derrière le comptoir, ils se retournent et partent en courant vers leur ferme. Pintxo leur aboie dessus et remue la queue en même temps.

– Mais quel genre de chien de garde es-tu ? Tu as joué avec eux avant qu'ils entrent, c'est sûr.

Il me fixe de ses petits yeux au regard doux. Je n'arrive pas à me fâcher contre lui, ce n'est qu'un chiot. Je le détache, il saute de joie, court autour de moi, se dirige vers le poulailler.

– Non, Pintxo, laisse les poules tranquilles !

Il est malin, il sait qu'il ne doit pas y aller. Il revient la tête basse mais, dès que je le caresse, il remue la queue, tout content. Je m'assieds un instant sur la chaise de la véranda. Les gens vont commencer à arriver par le premier train et il y aura du mouvement en permanence

jusqu'au soir. Certains resteront là-haut, mais ce sera sans doute comme presque tous les jours, quelques-uns laisseront leurs affaires ici dès leur arrivée et réserveront une chambre pour la nuit. Depuis le pèlerinage de Pentecôte, c'est tout le temps complet, plus les repas, les goûters, les cafés et les casse-croûtes, on ne va pas se plaindre, les affaires marchent. Et en hiver, quand il n'y aura plus de fêtes ni de pèlerinages nulle part et que personne ne voudra monter au sommet, le week-end nous aurons Martín et son accordéon pour nous égayer et nous organiserons un bal. Les gens des fermes les plus proches ne viendront pas, ils ne peuvent pas nous sentir, mais quelques habitants du village feront sûrement le trajet, surtout les plus jeunes, qui doivent préférer s'amuser ici, loin de la surveillance de leurs parents. Et, protégés par la musique et la danse, d'autres viendront certainement faire des affaires. Nous devons profiter de notre position à l'écart, en tirer parti. Mes années passées dans les bars et les auberges à proximité du passage doivent me servir à quelque chose, une certaine clientèle en a besoin et il n'y a rien de mal à cela. Ici, chacun se débrouille comme il peut. Je comprends que la gueule en biais d'en bas nous garde rancœur, tout cela leur appartenait et ils vivaient tranquilles avant l'arrivée du train et que tout se mette à fourmiller d'excursionnistes. Il n'y avait qu'eux et la chapelle de saint Ignace, guère plus. Mais c'est le progrès. S'il voulait, je lui achèterais du lait et un agneau de temps en temps, des produits d'été aussi, mais il n'y a pas moyen. Quand nous nous croisons, il me foudroie toujours du regard. Il ne me fait pas peur, j'ai connu pire, mais je sais que ce n'est pas notre intérêt de rester en mauvais termes. Et cela me déplâit fortement que ses enfants

viennent me chercher des noises. Louis me dit de ne pas m'inquiéter, qu'il va s'habituer, mais je ne connais que trop ces rancœurs troubles, les gens qui embrassent la haine ne peuvent vivre sans elle et la transmettent à leurs enfants qui haïssent de la même façon puis à leurs petits-enfants, éternellement, et s'ils trouvent une occasion de se venger ou de faire du mal, ils la saisissent et s'en réjouissent. J'ai entendu tellement d'histoires d'affrontements entre voisins à l'issue tragique. Louis croit que tout le monde traverse la vie avec sa bonne volonté, sa générosité. Cela paraît fou que, avec tout ce qu'on lui raconte au salon, il ne se méfie pas davantage du genre humain. Mais en raison de cette même confiance, les gens finissent par s'appuyer sur lui, cherchant une oreille et une consolation. Il croit en les êtres, mais pas en Dieu. Tout le contraire de moi. Allez, remue-toi, Maddi, les pensées profondes sont réservées à celles qui ont des domestiques.



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5^e
Retrouvez l'intégralité de notre catalogue
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site
www.lianalevi.fr

Traduit avec le concours du Centre national du livre

AC/E
ACCIÓN CULTURAL
ESPAÑOLA

Ce livre a reçu le soutien de l'Acción Cultural Española (AC/E)

Les termes en italique suivis d'un astérisque figurent
dans le glossaire en fin d'ouvrage.

Titre original : *Maddi y las fronteras*

© Eurne Portela, 2023

© 2024, Éditions Liana Levi, pour la traduction française
This translation has been published by arrangement with
Galaxia Gutenberg, S.L., Barcelona (Spain)

Couverture : D. Hoch

Cette édition électronique du livre *Maddi* d'Edurne Portela
a été réalisée en septembre 2025
par Atlant'Communication.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN: 979-10-349-1143-1)
ISBN ePDF: 979-10-349-1145-5